

DROUIN, MARTIN, LUCIE K. MORISSET et MICHEL RAUTENBERG (dir.). *Les Confins du patrimoine*. Québec, Presses de l'Université du Québec, « Nouveaux patrimoines », 2019, 300 p. ISBN 978-2-7605-5203-6

Myriam Mathieu-Bédard

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072934ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072934ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mathieu-Bédard, M. (2020). Compte rendu de [DROUIN, MARTIN, LUCIE K. MORISSET et MICHEL RAUTENBERG (dir.). *Les Confins du patrimoine*. Québec, Presses de l'Université du Québec, « Nouveaux patrimoines », 2019, 300 p. ISBN 978-2-7605-5203-6]. *Rabaska*, 18, 343–346.
<https://doi.org/10.7202/1072934ar>

DROUIN, MARTIN, LUCIE K. MORISSET et MICHEL RAUTENBERG (dir.). *Les Confins du patrimoine*. Québec, Presses de l'Université du Québec, « Nouveaux patrimoines », 2019, 300 p. ISBN 978-2-7605-5203-6.

« Présent à toutes les échelles territoriales » (p. 13), le patrimoine est aujourd'hui ubiquiste. L'évolution de la notion de patrimoine, sa mondialisation – mais aussi sa localisation – et l'élargissement de ce qu'on peut appeler le « domaine patrimonial » au cours des dernières décennies n'ont évidemment pas été sans conséquence sur ce qu'on considère comme « patrimoine » et sur les processus de patrimonialisation. Dans ce contexte, l'ouvrage *Les Confins du patrimoine* se révèle particulièrement intéressant, car il pose notamment la question de la compréhension des phénomènes patrimoniaux. En privilégiant « l'analyse de tensions [observées] entre des conceptions patrimoniales dans [divers] contextes territoriaux, politiques ou culturels » (p. 16), le collectif enjoint au lecteur de réfléchir aux fluctuations du sens du patrimoine, aux diverses dimensions qu'il peut revêtir ainsi qu'aux enjeux qui l'animent, notamment au quotidien, sur les plans à la fois théorique et praxéologique. Développée sur plusieurs années et inscrite dans une réflexion appelée à se poursuivre, la publication, sous la direction de Martin Drouin, Lucie K. Morisset et Michel Rautenberg, présente volontairement une variété de conceptions du patrimoine plutôt que de tenter d'en faire une synthèse. Abordant des cas très diversifiés, l'éventail de textes proposé illustre « la différenciation et les stratégies des patrimonialisations » (p 286). Le collectif explore ainsi les « confins » de la notion de patrimoine et, face à ses multiples dimensions, s'interroge sur ce qu'elles ont en commun : « qu'est-ce [...] qui les unit, sinon d'être nommées "patrimoniales" ? » (p. 16).

En introduction, Drouin, Morisset et Rautenberg soulignent tout d'abord le décalage grandissant observé aujourd'hui entre, d'un côté, « les dénnotations et les connotations du patrimoine » (p. 1) et, de l'autre, les tentatives d'en encadrer l'étude, la gestion et la protection par des instruments normatifs. Des tensions et des contradictions existeraient donc, selon eux, entre les conceptions du patrimoine mises de l'avant, notamment, à différentes échelles (locale, nationale, internationale) et dans différents lieux. En effet, si, historiquement, le patrimoine a d'abord été pensé sur le plan national puis mondial, aujourd'hui, on insiste souvent sur « la localisation des pratiques et des enjeux du patrimoine » (p. 2). C'est en confrontant les traditions française/francophone (le modèle du monument) et britannique/anglophone (*grassroot heritage*) du patrimoine que les auteurs illustrent d'abord « cette dialectique de la nation et du local, du régional ou de la communauté » (p. 3). Cette comparaison leur permet de distinguer entre « deux grandes "traditions" patrimoniales » (p. 11) : une première associée aux États et à la fortification des

nations – la France, au modèle hégémonique, fait souvent figure d'exemple –, et une seconde qui, soutenue par l'UNESCO, concurrence la première et concerne davantage les communautés et les acteurs sociaux. C'est sur cette toile de fond que les chapitres suivants s'intéressent aux tensions constatées « sur le terrain » entre diverses conceptions patrimoniales.

Les Confins du patrimoine consiste ensuite en neuf textes, regroupés en trois sections, chacune invitant à un grand constat. La première partie, dont le titre, « Du bon vieux monument aux politiques de la reconnaissance », rappelle la transformation du champ patrimonial (malgré la persistance du modèle monumental), propose trois études explorant la mutation des rapports au patrimoine. Ces articles montrent en particulier « le surgissement d'objets dont le délaissement » (p. 17), en raison de la désindustrialisation, illustre les limites des « pratiques monumentales traditionnelles » et de leurs principes. Sarah Rojon s'intéresse d'abord à l'appropriation d'espaces urbains postindustriels par la photographie amateur en France et au pays de Galles et, ainsi, à des pratiques patrimoniales qui se développent en dehors des « institutions patrimoniales traditionnelles » (p. 22). Thierry Bonnot invite ensuite, par le récit des efforts de patrimonialisation du lavoir à charbon des Chavannes à Montceau-les-Mines (France), à constater des modalités divergentes et même opposées « de construction ou de déni de patrimoine et de définition même de la notion » (p. 42). La section se conclut sur l'étude, par Mararena Hernández-Ramírez et Esteban Ruiz-Ballesteros, du processus complexe de patrimonialisation de l'environnement culturel et naturel de la communauté équatorienne d'Agua Blanca. Intégrant la perspective de la consommation, les auteurs indiquent comment ce processus en cours se situe « dans une tension permanente entre la communauté, le marché et l'État » (p. 73).

La deuxième partie présente trois textes qui traitent des « mécanismes de reconnaissance » permettant (ou non) « l'émergence » de nouveaux patrimoines et où « les logiques d'échelles et d'acteurs se confrontent à de nombreux paradoxes » (p. 17). Dans un premier temps, Pierre Bertoncini étudie la perception et les conceptions du patrimoine (ainsi que le processus de patrimonialisation) à l'aide des cas de deux peintres corses et de deux traductions du mot « patrimoine » en corse : *patrimoniu* et *casale*. Il constate ainsi spécialement « les frontières perméables et imprécises des conceptions du patrimoine » (p. 17). Iñaki Arrieta Urtizbera et Xavier Roigé s'intéressent ensuite au rôle des musées – « terrains de revendications » (p. 130) qui répondent « à [la] dialectique entre le local, le national et le global » (p. 155) – et à leurs discours sur l'identité dans le cadre de tensions entre la Catalogne, le Pays basque et l'Espagne. Isidore Pascal Ndjock Nyobe conclut cette section avec un texte explorant, d'un point de vue historique et à partir des discours divergents des acteurs locaux du patrimoine et des actions de ces derniers, la

construction d'une mémoire patrimoniale au Cameroun, dans un contexte où s'affrontent affirmation de l'indépendance et héritage colonial, « met[tant] en relief les paradoxes de l'identité » (p. 18).

La troisième partie du collectif aborde des « va-et-vient transnationaux du patrimoine » (p. 197), mettant en lumière à la fois la circulation des conceptions (et des perceptions) du patrimoine, mais aussi comment les États rivalisent dans leurs tentatives de « se positionner sur la scène mondiale » (p. 18). D'abord, Shun Nakayama relate l'inscription sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité des traditions culinaires des Japonais, le *Washoku*. Le récit met en évidence non seulement « les contradictions et les mises à niveau de conceptions [...] du patrimoine » (p. 18), notamment entre celles du Japon et de la convention de l'UNESCO, mais aussi la compétition et le « jeu d'émulation » (p. 18) entre la Corée, le Japon et la France. Jérôme Souty étudie ensuite comment, dans la région portuaire de Rio de Janeiro, l'opération d'urbanisme « Porta Maravilha », qui voulait bâtir une nouvelle image internationale de la ville dans le cadre d'événements sportifs planétaires, a également cherché à créer et à valoriser des patrimoines locaux. Le texte révèle non seulement une certaine instrumentalisation de la patrimonialisation, mais aussi comment, derrière un apparent consensus, se cachent des « tensions entre les différentes formes de patrimonialisation » (p. 256) en jeu et les conceptions du patrimoine. Finalement, Marie Guillard propose un texte où l'étude du programme d'Itinéraires culturels du Conseil de l'Europe, qui présente à première vue une vision commune du « patrimoine européen », révèle en fait diverses conceptions de la notion, mettant en lumière des « processus de traduction et d'adaptation » (p. 261).

En guise de conclusion, Lucie K. Morisset revient sur les contributions au collectif tout en offrant de nouvelles pistes de réflexion pertinentes. L'ouvrage appelant à se pencher sur les multiples conceptions et pratiques du patrimoine (et leurs changements), elle remarque que le modèle patrimonial français basé sur le monument, hégémonique, semble vivre une « dissolution » (p. 285), révélant non pas un, mais plusieurs patrimoines. En effet, « tout se passe comme si l'ampleur de l'institution patrimoniale française [...] avait occulté d'importantes différenciations de la pensée du patrimoine [...] selon le lieu, le temps et l'univers linguistique » (p. 284) et parfois aussi sur un même territoire ou dans une même communauté. Morisset revient également avec à-propos sur trois dimensions des phénomènes patrimoniaux que l'ouvrage a tout spécialement investigués. D'abord, les « différenciations linguistiques » (p. 287) relevées par les auteurs dans les conceptions du patrimoine mettent en évidence le rôle crucial de la langue dans le processus de patrimonialisation. Ensuite, il semble exister un déséquilibre entre les modes et les instruments de gestion du patrimoine ainsi que les conceptions de celui-ci. Finalement,

les textes rassemblés permettraient de constater « la dispersion [...] de ceux qui [...] pensent » (p. 288) le patrimoine. Le pouvoir, auparavant détenu par certains, semble devenir « le pouvoir de tous », en raison notamment de la multiplication des objets de patrimoine, des échelles où ce patrimoine est présent, puis des « va-et-vient juridiques » (p. 288) entre ces mêmes échelles.

Accessibles, variés et encadrés par une introduction qui pose efficacement les paramètres de la réflexion ainsi que par une conclusion qui propose des pistes de réflexion riches, les textes rassemblés ici ne manqueront pas de susciter l'intérêt de ceux qui étudient le patrimoine tout comme, à n'en pas douter, de ceux qui œuvrent dans le domaine ou encore qui entretiennent simplement un intérêt pour celui-ci. Cela dit, aussi intéressantes que soient les diverses contributions de cet ouvrage, il nous apparaît que le plus grand mérite de ce dernier réside dans la proposition et les questionnements qui se dégagent de l'ensemble. Les questions théoriques et pratiques ainsi que les tensions explorées appellent en effet à repenser le champ patrimonial, au niveau des conceptions ou des modes de désignation et de gestion, par exemple, ce qui amène même Morisset à s'interroger sur l'institutionnalisation du patrimoine et à réfléchir sur l'émancipation de ce dernier. En effet, le patrimoine « ne se définit[-il pas] que par le discours performatif de ceux qui mobilisent le mot et ses déclinaisons » (p. 291) ?

MYRIAM MATHIEU-BÉDARD
Université du Québec à Montréal

FRENETTE, YVES et FRANCE MARTINEAU en collaboration avec VIRGIL BENOIT.
Les Voyages de Charles Morin, charpentier canadien-français. Québec, Presses de l'Université Laval, « Les Voies du français », 2018, x-566 p. ISBN 978-2-7637-3879-6.

Ce livre présente une édition critique des mémoires de Charles Morin (1849-1922), un charpentier d'origine canadienne-française qui a voyagé pendant plus d'une décennie en Amérique du Nord avant de se fixer aux États-Unis. L'ouvrage est divisé en trois parties : une introduction générale, une note sur l'établissement du texte et la transcription des mémoires à proprement parler.

L'introduction, rédigée par Yves Frenette et France Martineau, en collaboration avec Virgil Benoit, expose d'entrée de jeu l'intérêt des mémoires de Morin qui offrent selon eux « un accès privilégié à la construction et à l'évolution de l'identité d'un Canadien français, ainsi qu'un aperçu de la langue parlée à son époque » et qui « éclairent sur divers aspects de la vie socio-économique en Amérique du Nord à l'ère industrielle, notamment